

L'échappée de la nuit

Elle s'était arrachée de sa terre, de ses proches, de ses souvenirs. Et elle avait marché.

Elle avait marché la tête baissée sans se retourner.

Ne pas se retourner pour ne pas se donner envie de retourner.

Vers quoi, elle avait marché ? Elle ne le savait pas.

Mais elle savait ce qu'elle fuyait : les kandjars qui égorgent, quand le clairon sonne à midi.

Sa terre, elle s'y était accrochée tant qu'elle avait pu ; elle aurait pu faire comme cette autre qui marchait là devant elle : en remplir un flacon et l'accrocher à sa ceinture.

Ses proches, ses sœurs, ses amies, torturées et violées, comme ça sans prétexte, sans menaces, avaient disparu l'une après l'autre, et ses frères, tués sur le coup de midi comme ça sans un mot, ils tuaient pour tuer.

Ses souvenirs étaient toujours là bien au chaud dans son cœur. Elle tâtait sa poche, ils étaient là aussi : trois petites photos bistres dans une enveloppe.

Elle suivait à dix pas cette femme qui ne lui parlait pas. Elles marchaient, faisaient plein de détours pour éviter des maisons et gagner enfin à minuit ce village de montagne qu'elle ne connaissait pas.

Là, elle avait essayé de dormir, la tête sur son baluchon.

Un sommeil plein de cliquetis, de bruits de course, de cris, de détonations.

Elle avait rouvert les yeux : les cris et les détonations étaient bien réels. La montagne rougeoyait, le village brûlait.

Ils lui avaient ligoté les mains et l'avaient poussée au milieu d'une colonne de montagnards hébétés. Qui étaient-ils, ceux qui les bousculaient ? Elle n'aurait su le dire : ils ne leur parlaient pas et entre eux usaient d'une langue qu'elle ne connaissait pas.

Et ils avaient marché. Des jours et des jours. Sous les coups, les fièvres, les diarrhées. À travers la montagne, puis le désert.

Ils avaient marché jusqu'à Deir Ez-Zor. D'autres colonnes les avaient rejoints. Une concentration. Un camp. L'horreur. Les cris de ceux qu'on attache ensemble et qu'on pousse sur le bûcher. Brûlés vifs. Froid dans le dos, elle tremblait.

Mais une nuit, elle s'est échappée.

Et elle a marché. Marché vers le fleuve. S'est cachée. Est repartie. Est remontée vers la source. Elle a fui vers la montagne, vers chez elle. Mais chez elle, ce n'était plus possible. Alors une nuit, elle a décidé de partir vers l'Ouest. Elle a marché, elle a marché jusqu'à la grande ville d'Izmir. Ville-refuge.

Mais le refuge n'a duré que quelques années. Les massacres n'ont mis que quelques années pour atteindre Izmir.

À nouveau, elle a fui. Elle a pris le bateau pour l'Europe.

Et maintenant elle marchait sur un chemin des Balkans. Elle tâtait sa poche. Au fond de sa poche et au fond de son cœur, elle tenait au chaud ses souvenirs. Bien au fond, bien au chaud.

Elle fuyait mais la hâte la quittait peu à peu. Elle fuyait l'horreur, mais l'horreur resterait toujours au fond de son cœur, elle le savait bien. Alors à quoi bon presser le pas ?

Seulement, il faudrait raconter les horreurs pour qu'elles ne se renouvellent plus jamais. Pour donner l'horreur des horreurs.

Comment faire croire à ces monstruosité ? Ces atrocités trop grosses vont soulever l'incrédulité, elle entendait déjà les réflexions : « *C'est inventé, c'est très exagéré, qu'est-ce qu'elle veut nous faire accroire ?* » D'abord, il lui faudrait confesser sa peur. Si elle avait tenu jusqu'ici, jusqu'à ce chemin poussiéreux vers la liberté, c'est qu'elle avait su conjurer sa peur. Comment convaincre maintenant de cette peur qu'elle avait tant combattue ? Elle se sentait épuisée. Elle ressentait la tentation du repli sur elle, du mutisme, du renoncement devant ce nouveau combat contre l'incrédulité. Ce serait d'abord un combat contre elle-même, les plus durs ... Dieu, que c'était dur à porter !

Elle eut un sursaut, elle serait la 'passeuse de mots', elle le devait à ses compagnes et compagnons inconnus de la montagne et du désert. Ne rien lâcher !

Une femme marche le long d'un chemin de fer des Balkans, un maigre sac à dos sur les épaules.

Ce qu'elle fuit ? Elle sait : l'absence de liberté, le voile intégral, les kalachnikovs de Daech.

Vers quoi marche-t-elle ? Elle ne sait pas trop. Mais ça ne peut pas être aussi affreux que là-bas.

Elle tâte sa poche : son portable est là avec sa centaine de photos sur sa carte mémoire.

Elle a fui Raqqa, à cent kilomètres de Deir Ez-Zor.

On est en 2015, cent ans tout juste après le camp de Deir Ez-Zor.

Elle revoit sa grand-mère qui essayait de lui raconter les horreurs du camp que sa propre grand-mère lui avait racontées. Et elle revoit ses voisins, des gens responsables : « *Elle radote un peu la grand-mère. À moins que ce soit la grand-mère de la grand-mère qui exagérait : après tout, elle s'en est quand même sortie de ce camp. Et puis, c'était en 1915, il y avait la guerre, les horreurs, c'était inévitable, n'est-ce-pas ?* ». Ils relativisaient. On relativise ce qui choque, on se drape de bon sens, c'est une défense naturelle. Le pire, c'étaient ceux qui haussaient les épaules et qui viraient à la dénégation silencieuse.

Un siècle plus tard, le même chemin de l'exil. L'Histoire bégaie.

La grand-mère de sa grand-mère disait : « *Il faut pas avoir honte de sa peur* ». Il faudra qu'à son tour, elle témoigne sur les horreurs. Pour éviter toute tentation de négationnisme. Ce n'est toujours pas gagné. Rien n'a changé.

Elle marche la tête baissée sans se retourner.

Elle tâte sa poche.

Si ! Quelque chose a changé : maintenant, il y a les images, les vidéos, les photojournalistes. Une chance !

Cette lettre est issue des « Lettres de Rivesaltes ».
Un projet initié par l'artiste Anne-Laure Boyer
pour le Mémorial du camp de Rivesaltes
dans le cadre de son inauguration.

Les lettres y ont été exposées d'octobre 2015 à juin 2016.

La diffusion et la reproduction de cette lettre
sont soumises à l'autorisation expresse de son auteur
et de l'artiste.

Si vous souhaitez engager
une correspondance avec l'auteur de cette lettre,
rendez-vous dans la rubrique
«correspondre avec les auteurs» sur le site du projet.

www.lettresderivesaltes.com